

sur les *Traces* de

Yves

Clouet

À la carte

Yves Clouet

À la carte

Pédologue de formation, Yves Clouet est devenu agronome puis géographe, en passant par l'animation et la formation. Il est aussi un fin lecteur des réalités sociales dans lesquelles ses travaux l'ont impliqué.

Il est parti à la retraite le 31 mars 2008.

Avant-propos

Augmenter la production de biens agricoles pour nourrir une population estimée à 9 milliards d'habitants en 2050, améliorer le niveau de vie des populations rurales, tout en gérant de manière raisonnée les ressources naturelles, tels sont les défis auxquels doit répondre l'agriculture du XXI^e siècle, dans un contexte de renchérissement des énergies fossiles et de changement climatique.

La science est « convoquée » pour atteindre ces objectifs, mais force est de constater l'insuffisance des réponses. Le sentiment d'impuissance est encore plus grand face à la diversité des situations auxquelles il faut répondre et aux évolutions futures. Pourtant, la connaissance scientifique est de plus en plus appliquée ; elle n'a jamais produit autant de technologies. Mais le modèle de modernisation technique de la révolution verte montre ses limites dans un monde où les ressources se font rares et où le développement durable est à l'ordre du jour.

Un consensus semble émerger des débats récurrents dans les instances scientifiques : la science est progrès si elle s'inscrit dans un projet de société. « La science donne aux hommes des outils nouveaux pour maîtriser la nature, corriger ses défauts, par exemple les maladies, les catastrophes naturelles... Elle "propose" mais il appartient aux hommes, en démocratie, d'en encadrer l'usage et d'en définir les normes... » (Baulieu, 2003). La difficulté est de penser ce projet de société en prospective, alors que « une nouvelle civilisation se constitue. Elle est si profondément révolutionnaire qu'elle défie toutes nos hypothèses. Nos anciens modes de vie, formulations, dogmes et idéologies, quelles qu'aient été leur importance et leur utilité, ne seront probablement plus adaptés à la réalité » (Myers, 1990).

Dès la fin des années 1970, Yves Clouet a compris, avec d'autres, l'importance de replacer les recherches thématiques dans une vision plus globale. Ces chercheurs ont aussi compris la contribution que peut apporter la recherche pour définir les choix de société dans des situations toujours plus complexes et plus diverses.

Cette conscience de la complexité a éloigné Yves des thèses du sous-développement qui se sont succédé depuis les années 1960. Il a vite compris les limites des modèles, celles du positivisme triomphant. La compétition des années 1980 a heurté ses convictions de solidarité. Son expérience en Asie du Sud-Est lui a montré les limites de la révolution comme celles d'une démocratie formelle qui institutionnalise les inégalités. Il a su résister aux « modes ».

Tout au long de sa carrière, une conviction l'a guidé : les acteurs ont un rôle primordial à jouer, que ce soit pour apporter leurs savoirs ou pour analyser une situation avant d'entreprendre une action, collective ou individuelle... Cette conviction, il a essayé de la faire vivre, au sein de collectifs, dans les dispositifs de recherche-développement auxquels il a collaboré : grands projets de l'État providence, développement local promu par les ONG quand l'État s'est désengagé, développement territorial au moment de la décentralisation.

Pour que les acteurs comprennent les mécanismes et les dynamiques à l'œuvre, maîtrisent la complexité de leur territoire, il a créé ou adapté des outils et des méthodes, en observant deux principes : respecter tous les savoirs, notamment les savoirs traditionnels, alors souvent décriés, et favoriser leurs interactions ; impliquer tous les acteurs, y compris les sans-voix.

Au gré de rencontres et de découvertes, il a élargi son domaine de compétences – les sciences du sol – avec pragmatisme. Il a mobilisé les acquis de disciplines telles l'anthropologie, la sociologie, l'économie, la géographie, la pédagogie, la gestion ou les sciences de l'éducation. Il a popularisé au sein du Cirad des notions et pratiques qui en sont issues : le « terrain » des anthropologues, l'insertion dans un milieu, le diagnostic participatif, l'analyse de la demande, le paysage, la restitution... La recherche-développement et la théorie des systèmes ont aussi été fondatrices de ses travaux.

Il a promu une recherche citoyenne où le chercheur est avant tout « un médiateur entre différentes sphères, celles des intérêts et des opinions et celle de la décision..., travaillant ainsi à l'invention de structures et procédures permettant d'assurer un véritable contrôle démocratique des choix scientifiques, techniques et sociaux » (Ghorra-Gobin, 1993).

Yves a fait le choix de la formation, formation de chercheurs du Cirad et d'institutions partenaires dans des pratiques de recherche-action, organisées dans des stages de moyenne durée. L'un des plus aboutis est celui qu'il a animé pendant plus de dix ans avec Marie-Rose Mercoiret en partenariat avec les structures de développement de l'Aveyron. Pour répondre à une question de développement définie chaque année par les partenaires locaux, les stagiaires, venus d'Europe, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, mobilisaient théories et outils, tout en réfléchissant à comment les adapter à leur propre projet professionnel. De nombreux manuels ont été produits. Ces formations ont connu leur âge d'or à la fin des années 1980 et au début des années 1990.

Yves s'est ensuite rapproché de la géographie de l'action, en particulier à la Maison de la géographie de Montpellier. Il s'est attaché à représenter la complexité des situations en utilisant cartes et chorèmes. Plus que quiconque, il a su utiliser la carte pour expliciter des phénomènes sociaux complexes, formaliser les processus, représenter faits et démarches. Les outils qu'il a conçus sont devenus tellement courants et ancrés dans la réalité que son apport est parfois oublié.

L'interdisciplinarité est devenue lieu d'échanges entre disciplines développant des recherches spécifiques sur un sujet. Paradoxalement, l'intégration – des disciplines, des partenaires, des échelles d'action – est devenue plus difficile. Pourquoi alors ne pas réactiver la démarche prônée par Yves : poser le problème, analyser les implications, réfléchir à des solutions, les programmer, les expérimenter, les évaluer ?

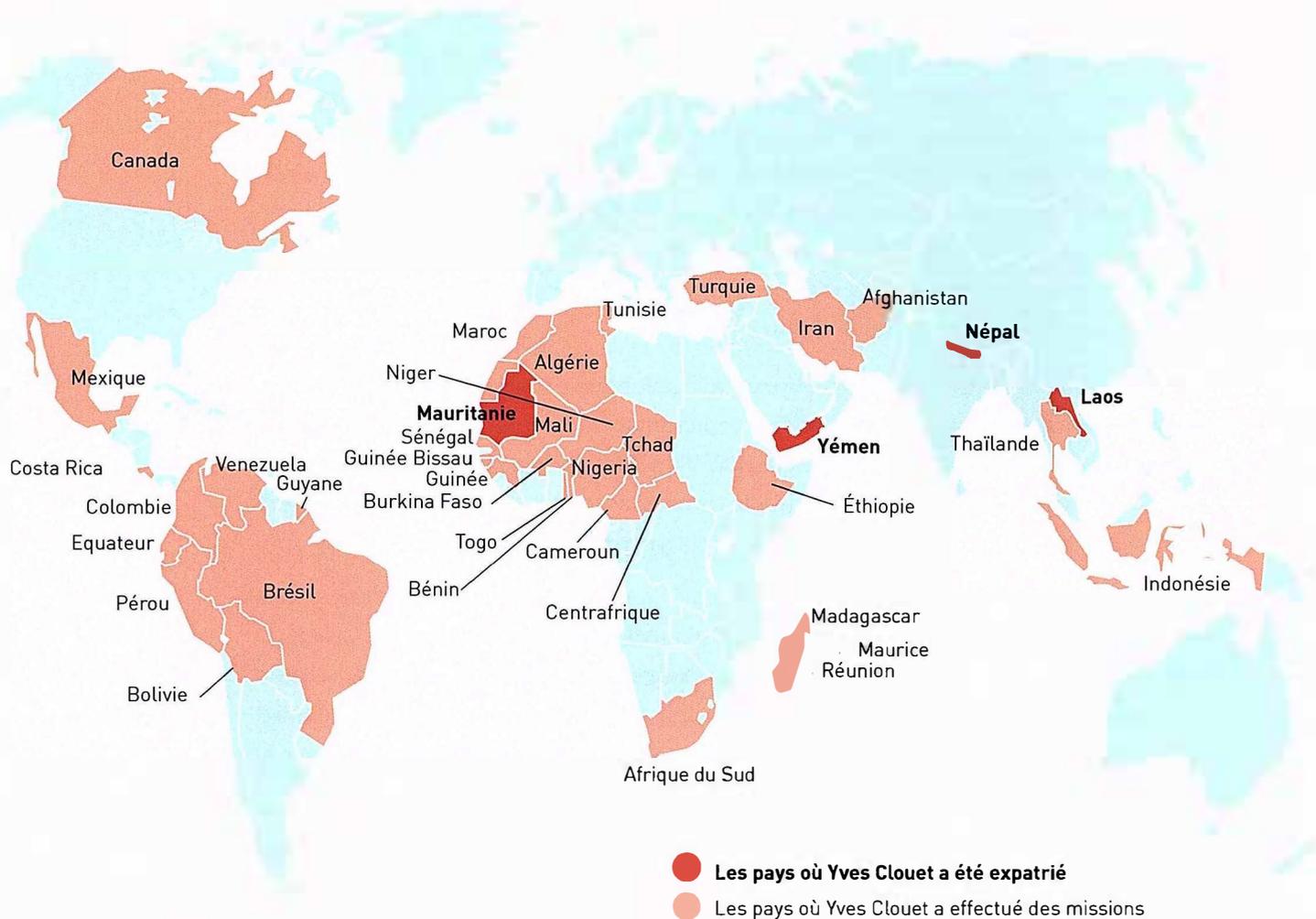
Jean-Philippe Tonneau

Directeur adjoint de l'UMR Tetis

Baulieu E.-E., La science est progrès. Allocution à l'Académie des Sciences, 14 janvier 2003. www.academie-sciences.fr/conferences/seances_publicques/pdf/discours_Baulieu_14_01_03.pdf

Ghorra-Gobin C., 1993. Crises de la ville et limites de la connaissance théorique. Pour une conceptualisation de la mise en œuvre. *Sciences de la société*, 30, 171-180.

Myers N., 1990. *Gaïa notre planète*. Le grand atlas de l'environnement. Paris, France-Loisirs.



Combien de kilomètres a fait Yves dans sa carrière de globe trotteur, ou plutôt de globe-galopeur ?
 Sans pour autant cesser de prêter attention aux détails et d'interpréter les signes naturels et humains, pour déchiffrer les paysages, décrypter les stratégies, « chorématiser » les territoires, « trajectoriser » les scénarios.

Denis Sautier, UMR Innovation

Je suis né dans une famille bretonne classique, très catholique, mais, hasard de la guerre, à Berck-Plage dans le Pas-de-Calais. Mes parents ont eu douze enfants. Mon père, enfant unique, est brillant – Centralien, titulaire de plusieurs doctorats, chef d'entreprise – et exigeant. Souvent absent, il laisse ma mère seule avec une palanquée de gamins. De ma position dans la fratrie, entre un frère aîné malade et deux sœurs, je tire un sens aigu des responsabilités et une grande docilité – il faut toujours montrer l'exemple.

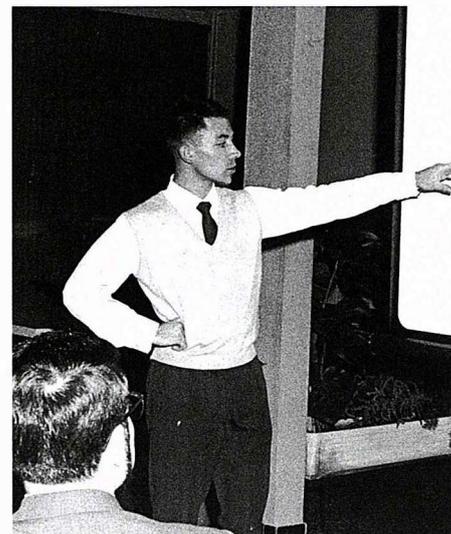
Mon enfance est chahutée. Après six ans passés chez mes grands-parents, je reviens à l'âge de 8 ans dans la famille ; pas celle dont je rêvais, mais une famille autoritaire. Devenu « impossible », la sanction ne tarde pas. C'est la pension chez les Jésuites à Amiens : retour à la maison trois fois par an ; travail intense la semaine ; thèmes et versions grecques, lettres aux parents les samedis et dimanches... Pour m'échapper, j'adhère au scoutisme, dont les acquis seront fort utiles pour les voyages ultérieurs et pour prendre mon essor.

De brillant, je deviens un élève moyen à l'adolescence, ce qui n'est pas dans l'esprit de la famille. Après le premier bac en philosophie chez les Jésuites, le second, en maths au lycée d'Enghien, clôture mes études secondaires. Mon père refusant que je devienne agriculteur, j'entre en prépa et j'intègre l'Agro Nancy.

Studieuse et exigeante, cette première école de la vie est ponctuée de ruptures fondatrices. Avec le solide bagage intellectuel acquis chez les Jésuites – philosophie, maths, français, latin et grec – et un caractère bien trempé mais pas toujours facile, le ton est donné pour la vie d'adulte.

Après le bac, avec deux amis du lycée, nous obtenons une bourse pour aller en Israël. Découverte d'un pays chaleureux et déconcertant, d'une autre culture, entre paysans, soldats et anciens déportés des camps de concentration. Lever à 4 heures du matin, participation à la vie des *kibboutzim*, discussions à n'en plus finir. Le virus de la découverte des hommes et des paysages, donc des voyages, est pris. Mais ce n'est qu'à la fin de la prépa, en 1965, qu'il pourra s'exprimer à nouveau.

Trois années de suite, pendant les vacances d'été allongées de mai à octobre, le rêve de grand air et de défi se concrétise par un tour du monde



Après les voyages, les exposés (ici à la Cité universitaire de Nancy en 1967). Ces rencontres donnent lieu à des échanges qui se poursuivent tout au long de l'année avec des questionnements politiques, sociaux et économiques.

fractionné. Sans argent, seul, tenace, c'est en bateau-stop et en auto-stop, avec des nuits à la belle étoile ou sous les ponts, que se feront périples, contacts et découvertes. Après la première étape sur le continent américain (New York, Floride, Caraïbes, Venezuela, Équateur, Amérique centrale, Californie, Alaska, Canada), la suivante me conduit en Afrique (Afrique du Sud, de l'Est, de l'Ouest, du Nord). Le troisième été, destination l'Asie, en traversant l'Europe, la Turquie, l'Irak et l'Iran pour rejoindre l'Afghanistan.

Dans ce pays je ferai deux stages dans le cadre de la spécialisation en pédologie à l'Agro, l'un pour étudier la réhabilitation d'un réseau d'irrigation enfoui sous le sable, à la frontière de l'Iran ; l'autre, de prospection minière dans l'Hindou Kouch, avec un géologue. Je le suivrai à Angkor Vat, Battambang et le Tongle Sap, au Cambodge, avant de m'envoler vers Helsinki via Samarkand et Moscou, et de rejoindre Nancy en auto-stop par la Norvège, la Suède, le Danemark et l'Allemagne.

Ces voyages dans des conditions difficiles sont formateurs et développent mon intuition. Ils remettent en cause les schémas reçus, aussi bien familiaux, scolaires que nationaux.

En découlent des doutes sur les études, que je trouve souvent déconnectées de la vie, des interrogations, des transformations. Une autre école, celle de la vie s'impose : écouter, analyser, comprendre, notamment les situations les plus difficiles humainement (pauvreté, famine), agir. Pour cela, deux exigences. La première, se mettre au travail pour être à la hauteur des problèmes à résoudre. Une jeune-fille brillante, qui deviendra ma femme, m'y incite, tout comme mon professeur de pédologie, Philippe Duchauffour, dont la culture encyclopédique me stimule. La seconde exigence est de s'engager. Comme ma future épouse, je suis actif dans plusieurs mouvements, syndical, associatif, JEC. Les interactions entre réflexion et action – voir, juger, agir – nous permettront d'avancer à grands pas.

Études et terrain de pédologie à haute dose – mai 68 sera studieux –, les résultats suivent, ce que comprendront mal certains collègues qui me considéraient comme un « touriste ». Interfécondation lente et diffuse entre scolarité et école de la vie.

À la rentrée 1968, je commence une thèse à l'Inra de Dijon sur la migration des sels dans le sol et la pollution des nappes phréatiques. Bouclée en dix-huit mois, elle clôture les études. Même si elle s'inscrit dans la lignée de la pédologie conquérante, dont je m'éloignerai, elle comptera beaucoup et je la valoriserai pendant plusieurs années.

**Interfécondation
lente et diffuse
entre scolarité
et école de la vie.**

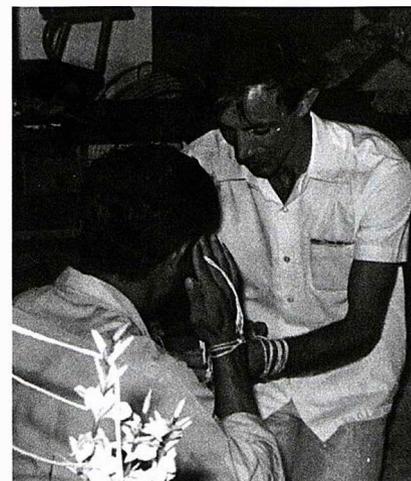
Début 1970, un ami de lycée, Christian Taillard, devenu spécialiste du Laos, me signale l'ouverture d'un poste d'enseignant à l'Erasp pour former des techniciens agricoles. Renonçant à la carrière de chercheur engagée en France, je postule. Je suis recruté comme ATD. Bien qu'elle ne partage pas la même passion pour les voyages, ma femme m'accompagne – elle enseignera la biochimie à l'École de médecine. Nous nous mettons intensivement au lao, langue que nous comprenons en six mois et dans laquelle nous enseignons au bout d'un an.

Savoirs populaires au Laos

La rencontre avec l'anthropologue Georges Condominas provoque des interrogations et une rupture dans un itinéraire professionnel commençant. Avec une trentaine d'étudiants, pour la plupart d'origine paysanne, nous devons évaluer la faisabilité d'un périmètre hydro-agricole sur le Mékong. La zone est complexe. Comment appréhender les sols situés à l'embouchure des petits ruisseaux où les alluvions pluviales se mélangent aux limons du fleuve ? Des tourbillons se forment, de nombreuses couches se superposent, difficiles à cartographier.

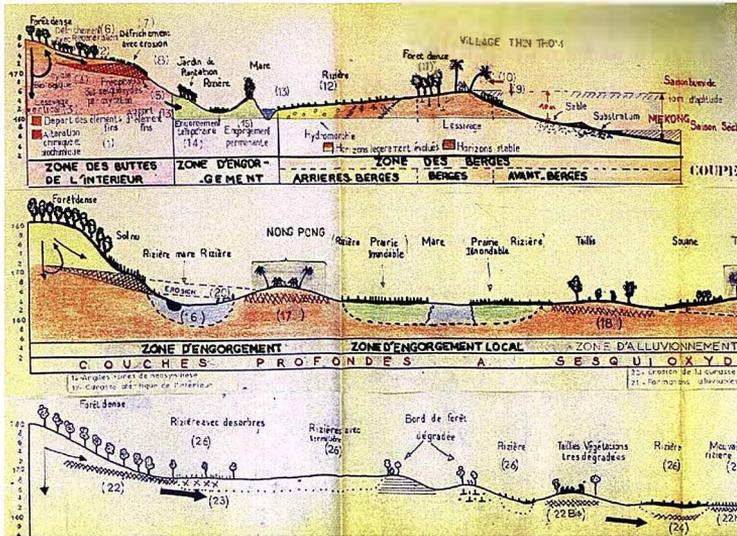
G. Condominas me propose de diviser le groupe : « Transmets à une moitié la pédologie telle qu'on te l'a apprise et demande à l'autre de mobiliser les savoirs populaires en travaillant directement avec les paysans. Donne-leur le même objectif – faire une carte – et les outils pour la faire ». La proposition me perturbe : le savoir académique que j'ai reçu est solide et a fait ses preuves ; l'approche de G. Condominas me semble peu précise, risquée et en rupture avec les références de l'époque. Ce dernier insiste : « Tu seras surpris : ils en savent des choses, ces paysans ».

Les élèves du premier groupe abordent les sols comme des objets « scientifiques », avec les outils de la pédologie de l'époque : photos aériennes, fosses, sondages avec tarière, description, classement, analyses chimiques, mise en valeur, etc. Le cheminement est logique, intellectuel, mais étranger à leur spontanéité ; les résultats peu performants. Dans le second groupe, les étudiants discutent avec les agriculteurs des situations auxquelles ils sont confrontés – chacune est nommée par



Laos, 1970. Les étudiants organisent une cérémonie traditionnelle lao, la Soukhouane, pour nous souhaiter la bienvenue.

Insuffisance du savoir académique pour appréhender la complexité de certaines situations.



Cartes pédologiques du Mékong réalisées avec des méthodes standard : rigueur, normes, efficacité (1970).

Et aussi de l'intérêt, voire de la nécessité de tenir compte des savoirs locaux, avec de nouvelles questions : comment croiser, inter-féconder les deux types de connaissance, articuler pédologie et sciences sociales ? La leçon sera fondatrice et structurante tout au long de ma vie professionnelle.

L'expérience laotienne est riche, créative et légère. Comment se prendre au sérieux avec des élèves plus âgés, souvent plus mûrs et pleins de finesse. *Pai lin hed viak* – s'amuser à converser avec les esprits –, comme disent certains pour parler du travail intellectuel... Joie, partagée avec mon épouse, de rencontrer des personnes chaleureuses et de découvrir une culture si riche. Les solides références culturelles héritées me permettent d'éviter les amalgames, de mieux comprendre les différences. Plus les relations s'approfondissent, plus je me sens différent, mais en sachant sur quoi portent les différences. Le dialogue est d'autant plus fructueux que l'ancrage personnel est profond.

Le dialogue est d'autant plus fructueux que l'ancrage personnel est profond.

Je découvre aussi la culture lao, imprégnée d'un bouddhisme exigeant, d'une approche intégrée du monde, sans rupture entre l'homme et les choses. Une culture à la fois attirante et déstabilisante. Par exemple quand des collègues lao suggèrent de laisser mourir mon fils malade de la typhoïde et d'en faire tout simplement un autre.

un terme vernaculaire. Élèves et paysans sont en confiance et en complicité. Ils considèrent la terre et les sols comme partie intégrante de la vie. Ils discutent, débattent, dessinent, comparent. Des pratiques centenaires, voire millénaires se dévoilent et montrent souplesse et capacité d'adaptation aux situations locales et aux contraintes.

Je prends conscience de l'insuffisance – parfois du manque de pertinence – du savoir académique pour appréhender la complexité de certaines situations si l'objectif est d'agir – à quoi bon étudier deux mètres de sols ferrallitiques pour en comprendre la genèse, si on ne travaille en fin de compte que sur les dix premiers centimètres ?

Après six années passées au Laos, un retour en France s'impose. Priorité à la montagne pour que le fils se refasse une santé. La DDA du Doubs embauche un animateur rural pour mettre en œuvre le Plan d'aménagement rural dans la région de Maiche-Le Russey, à la frontière suisse. La procédure est nouvelle et attirante : dans le cadre de la décentralisation, le PAR est un programme pluriannuel d'aménagement d'un territoire couvrant plusieurs communes, élaboré au terme d'une concertation avec la population. En principe...

Animation rurale dans le Jura

Installation dans un petit village de 60 habitants, au cœur du plateau horloger. Le pays est magnifique, mais la vie est dure : froid et neige pendant six mois, ruralité en voie de disparition, appel du bas-pays ouvrier avec ses luttes sociales. On est loin des zones tropicales.

J'approche le Jura en Asiatique : parler peu, écouter. Progressivement, la confiance s'installe, les relations deviennent cordiales. Une vie dense avec des gens simples, dans la nature.

Le PAR, élaboré à l'issue d'une consultation entre la DDA, la DDE et les maires, se réduit à un catalogue de projets classiques. Dans les villages, les gens s'y retrouvent peu, voire pas du tout. Je décide de partir de la vie de tous les jours, de parler avec les habitants des événements, de leurs problèmes pratiques, nombreux dans un pays en crise qui voit se fermer les écoles et autres services publics. Que faire ? Rester petit agriculteur sur le plateau ou descendre dans la zone industrielle et vivre dans une HLM ? Les discussions sont difficiles, tendues ; les réponses incomplètes, parfois incohérentes. Les usagers apprennent à mieux s'exprimer, à construire, à entreprendre. Mais les rapports de force ne se modifient pas : les notables sont à peine ébranlés dans leurs convictions et leurs pratiques.

Période saccadée, rôles multiples qui se croisent comme dans un théâtre social : le matin avec les agriculteurs en bottes et bleu de travail ; l'après-midi, à la sous-préfecture, en costume-cravate.

**Yves est attaché
aux choses concrètes
pour les gens.**

Muriel Bonin, UMR Tetis

Au bout d'un an, la DDA passe le relais à l'Association des maires, qui paiera désormais mon salaire avec des fonds récoltés dans les villages. Les conflits d'intérêt ressurgissent, certaines orientations sont remises en cause ; le choix de s'adresser à tous les acteurs est critiqué par les élus, qui reprochent de ne pas favoriser leurs projets. Un conseiller général dira même un jour : « L'administration, c'est fini. Maintenant qu'on te paye, tu fais ce qu'on te dit ». La timide tentative de redistribution des pouvoirs, l'émergence d'une démocratie locale, tout est remis en question.

La situation se débloque quand les chambres d'agriculture et de commerce engagent des animateurs. De nombreuses actions sont entreprises, mais les résultats restent modestes. Face aux mutations institutionnelles qu'engendre la décentralisation, notamment l'émergence de nouveaux acteurs, les méthodes et les outils manquent. Peu à peu, en équipe, nous en construisons pour analyser les situations, partager les diagnostics, élaborer des projets communs de territoire, et accompagner le changement majeur qui est en train de s'opérer : le passage d'un État tout-puissant qui impose « son » aménagement du territoire, à une multiplicité d'acteurs locaux qui cherchent à prendre en main leur territoire.

Constat déroutant du fossé entre les institutions et la population, entre le langage technique et froid de l'administration et le vécu émotionnel souvent intense de personnes confrontées à des difficultés. S'installe une réserve à l'égard des institutions en place, qui se confirmera au cours des années. Si l'élite porte des diagnostics pertinents, elle est

souvent incapable de résoudre les problèmes concrets, qu'elle perçoit pourtant bien. Mal français que préférer comprendre et analyser plutôt qu'agir avec les plus défavorisés ? La nécessité d'identifier les futurs

bénéficiaires d'une action s'impose. Les premiers éléments stratégiques d'intervention se mettent en place. Quelles sont les marges de manœuvre ? Pour qui travaille-t-on ? Quelles relations entretient-on avec le pouvoir ?

L'émergence et la montée en puissance des usagers comme protagonistes du développement local soulignent la pertinence d'un nouveau métier, celui d'animateur. À l'époque, le cahier des charges est mal défini, les ambiguïtés sont nombreuses (notamment dans les relations avec certains élus locaux), mais la fonction se révèle utile voire indispensable pour animer les réseaux et appuyer les populations.

Constat déroutant du fossé entre les institutions et la population.

Après deux ans dans le Jura, changement de cap. Petites annonces et recrutement par le BCEOM. Ce bureau d'étude propose une affectation à Sanaa au Yémen, en cogestion avec une société anglaise chargée de l'aménagement de trois bassins versants. Départ seul, car les conditions ne se prêtent pas à une vie de famille. La situation est d'autant plus difficile à vivre qu'il n'y a pas de courrier direct (il faut passer par l'Arabie Saoudite). Dur d'imaginer aujourd'hui ce qu'est l'absence de nouvelles pendant six mois...

Lecture de paysages au Yémen

Au Yémen, les débuts sont rudes : l'autorité indispensable dans le poste occupé se conjugue souvent avec l'obligation de s'imposer, parfois avec force. L'apprentissage n'est pas facile, avec pour bagages le souci des nuances acquies au Laos et celui d'animer dans le Jura. Mais quel accueil, total et confiant, dans ce pays peu connu à l'époque, sans routes et sans voitures. Passionnante, la vie reste cependant austère : des week-ends entiers plongés dans *l'Encyclopédie universelle* en marchant dans le désert.

Le Yémen (du Nord) est un rift splendide, sauvage et aride. Entre la mer Rouge et les plaines d'altitude, sur une distance de 50 à 100 km, le dénivelé peut atteindre 4 000 m, avec des gorges encaissées, des terrasses. Pour entretenir ces dernières, des caravanes d'hommes chargés de sacs remplis de terre gravissent des chemins escarpés à la queue leu leu. Mais le système ne fonctionne plus. Beaucoup d'hommes partent travailler dans l'exploitation du pétrole



Wadi Bana, Yémen, 1977.
Ici, les terrasses s'étagent sur plus de 1 000 m de dénivelé.

J'apprécie son approche des paysages : il est capable de décrypter rapidement tant la dynamique physique que les jeux des acteurs.

Cyrille Cornu, UMR Tetis.

des Émirats arabes unis et gagnent, en quelques mois, l'équivalent de plusieurs années de salaire au Yémen. Les ouvrages d'art s'effondrent. Inquiets, les dirigeants politiques, à la fois propriétaires terriens et chefs religieux, demandent à des bureaux d'étude de proposer des aménagements et du matériel adaptés à ces évolutions mal maîtrisées. Comment travailler sur des terrasses ne dépassant pas la dizaine

de mètres carrés, entretenir des réseaux hydrauliques taillés dans la roche et qui sont à l'abandon, pallier le déficit de main d'œuvre ?

Étape préliminaire : dresser un état de l'art des problèmes clés – physiques, sociaux et économiques. La région à étudier est vaste, 4 000 km² ; les cartes sont approximatives ; il n'existe aucune donnée écologique, sociale ou économique. Les délais sont courts.

Recruté comme pédologue, j'assume aussi la fonction de socio-économiste et de chef de projet. Un jeune réfugié éthiopien, dont la famille a été fusillée, et un racoleur de bordel de Djibouti traduisent. Salaire et formation aux méthodes d'enquête renforcent leurs motivations. Nous formons une bonne équipe.

À l'occasion de la visite d'un ami socio-économiste, nous expérimentons spontanément une démarche qui s'avérera fructueuse : la lecture de paysages. Au lever du soleil, pendant que les paysans sont aux champs, nous nous postons sur les sommets, munis de jumelles. Commence alors une longue et minutieuse observation du paysage, suivie de discussions. Des hypothèses sont ébauchées : nature et répartition des sols, utilisation des ressources, contraintes, aménagement et organisation du territoire. Des visites de terrain précisent et enrichissent les observations. Nous apprenons à lire les gorges encaissées avec leurs wadis¹, les oasis de la Thiama, la plaine côtière de Mauza, la plus grande du bassin versant du Wadi Rassyane. Nous constatons une dissymétrie entre l'amont de l'oasis aux sols riches, arrosés, avec de grandes propriétés, d'une part, et l'aval caillouteux où les champs sont clos et les crues aléatoires, d'autre part. Des questions surgissent : où se situent les gros propriétaires, les métayers, les émigrés ? Avec quel capital sont construits les puits en aval ? Etc. L'après-midi, alors que les paysans mâchent le khat, nous leur posons les questions. Les hypothèses sont validées ou abandonnées. En peu de temps, nous recueillons de nombreuses informations, notamment sur les orientations souhaitées par la population locale. Au grand étonnement du responsable du bureau d'études.

La lecture de paysage s'impose et continue à être pratiquée. Le paysage est une construction sociale : l'observer permet de formuler des hypothèses sur l'écologie, l'organisation sociale, la technologie ; et savoir le lire donne à l'intervenant extérieur des informations pour se positionner dans la société où il agit.

Efficacité d'une vie professionnelle rondement menée. Comme si les contradictions, les questions et les tâtonnements au Laos et dans le Jura avaient mûri et débouché sur une créativité nouvelle, des méthodes originales et efficaces.

Après trois ans au Yémen se succèdent des missions, parfois longues, pour le BCEOM, toutes liées à la construction de barrages. Outre l'étude des sols, elles précisent la perception que les habitants ont des projets. Progressivement, je parviens à appréhender les situations rapidement, intuitivement. Le métier rentre. Mais la vision trop technique est pesante et les missions qui s'enchaînent – Mauritanie, Sénégal, Côte d'Ivoire, Pérou, Bangladesh, Ghana, Burkina Faso, Mali, Afghanistan, etc. –, laissent peu de temps pour la vie de famille. Les voyages, oui, mais jusqu'à une certaine dose...

Les contradictions, les questions, les tâtonnements passés ont mûri et débouché sur une créativité nouvelle, des méthodes originales et efficaces.



Niger, 1979.
Au cours
d'une mission
pour le BCEOM.
Un mot d'ordre :
être efficace.

Interculturalité en Ségala aveyronnais

En 1979, René Billaz², que j'avais connu au Laos, me signale un poste de formateur à l'Ifarc, institut de formation au service des instituts tropicaux, qu'il est en train de créer. Le Cirad n'existe pas encore ; tout juste commence-t-on à parler du Gerdat.

Il s'agit d'organiser le volet développement rural d'un programme de formation de chefs de projets de la Caisse centrale de coopération économique (devenue l'AFD). Les responsables viennent pour la plupart d'Afrique et aussi d'Amérique latine et d'Asie. Outre l'acquisition de concepts et de méthodes, l'objectif est qu'ils prennent conscience de la nécessité d'associer les paysans, alors infantilisés, à tout projet de développement, de partir de leurs besoins. Former des cadres expérimentés et peu habitués à de telles approches est un défi intéressant et stimulant.

L'idée d'un stage s'impose – un mois sur les six de cette formation. Il aura lieu dans le Ségala aveyronnais, une région intéressante, en développement rapide. Les responsables de la chambre d'agriculture ont une approche originale et novatrice, héritée de leur passage par la JAC dans les années 1950, puis développée dans les Ceta la décennie suivante : réfléchir à l'action présente et future en partant d'une analyse de la réalité (voir, juger agir). Nous travaillerons avec les techniciens de la région de Baraqueville, en accord avec les responsables de la chambre d'agriculture, qui donnent carte blanche à l'Ifarc pour l'organisation, à condition de bénéficier des résultats – le cahier des charges est peu contraignant.

La formation s'inspire de la méthode que Paul Houée avait utilisée pour former des personnels des chambres d'agriculture dans le Jura, méthode fondée sur le triptyque diagnostic-planification-recommandations. Apparemment classique, la formule n'est pas facile à gérer. Elle suppose d'équilibrer, à la demande et en temps réel, les prestations en salle sur la théorie et les concepts, les enquêtes de terrain, ainsi que l'analyse des projets des stagiaires.

Après deux sessions, les responsables locaux reprochent : « Nous passons beaucoup de temps pour des retombées trop faibles ». La confiance mutuelle et la conscience d'intérêts partagés permettront de remédier à ce déséquilibre. Outre la réorientation du stage, le DSA, tout juste créé, met en place une recherche-action pour renforcer la formation³.

Quelle capacité à faire parler les gens,

quel savoir-faire pour animer des ateliers vraiment participatifs, où les techniciens sont obligés de se mettre « à poil », face aux paysans, en dessinant et en mettant leur point de vue en débat.

Denis Sautier,
UMR Innovation.

Après les étapes de mise en route – conception d'un prototype, mise en œuvre et régime de croisière –, la formation des chefs de projets est prise en main par un collègue.

Je me consacre alors à une nouvelle formation, Systèmes agraires et stratégies de développement (SASD), qui aura lieu pour l'essentiel dans le Ségala. Destinée au début à des responsables du Cirad, elle s'ouvre à des cadres africains, latino-américains, asiatiques qui bénéficient de bourses de la Banque mondiale et de la FAO – plusieurs futurs ministres la suivront –, à des coopérants techniques et à des responsables d'ONG. L'arrivée de Marie-Rose Mercoiret⁴ en 1986 lui donne sa pleine mesure. Marie-Rose maîtrise la sociologie de l'action, qui s'avère riche et efficace. Elle possède une solide expérience acquise au Sénégal pendant plusieurs années notamment dans un projet d'éducation scolaire rurale inspirée des théories de Paolo Freire⁵.

Nous décidons de travailler avec le comité de développement agricole du Ségala, comité technique porteur des demandes des agriculteurs. Nous lui demandons de réfléchir à ses attentes et de formaliser ces dernières par écrit. Cette formalisation est importante car elle nous permet de rester connectés à la réalité locale. La première semaine est consacrée à l'analyse de la demande. Les stagiaires conduisent des enquêtes auprès d'un échantillon d'agriculteurs : que pensent-ils de la demande telle qu'elle est formulée ? Ensemble nous étudions les réponses, nous élaborons une analyse commune et nous proposons des pistes à explorer. Les résultats sont restitués au comité, qui choisit une ou deux pistes, que les stagiaires approfondiront. Parallèlement, ces derniers présentent leur propre projet et l'analysent avec les outils qu'ils sont en train d'acquérir. Leurs références sont bousculées, ce qui peut générer des tensions. Mais être dans un milieu étranger et traiter une situation inhabituelle procure une liberté de parole dont ils ne disposent pas dans leur pays. Cette distanciation nous paraît être un acquis méthodologique.



Ségala, 1987. Les stages interculturels : une expérience féconde en termes de méthodes, de résultats et de relations humaines.

Économie, sociologie, écologie, concepts et méthodes, lecture de paysages, analyse de la diversité des situations pour proposer des solutions adaptées, donnent lieu à des cours et à des enquêtes. Les allers-retours sont permanents pour trouver le bon équilibre entre la demande locale, le projet du stagiaire et la formation. Mais tous les acteurs sont satisfaits de la formule : les Aveyronnais, qui enrichissent leur perception de la réalité au contact des stagiaires et élaborent des réponses à leurs problèmes ; les stagiaires, qui acquièrent

outils et méthodes ; les bailleurs de fonds et nos institutions de rattachement, qui se félicitent de l'efficacité des stages. Vingt-cinq ans après, la formule est toujours en vigueur.

**Être dans un milieu étranger
et traiter une situation inhabituelle
procure une liberté de parole,
dont les stagiaires ne disposent pas
dans leur pays.**

En pleine décentralisation, SASD s'inscrit dans une logique de projet, que nous affinons. Au diagnostic, qui identifie les atouts et les contraintes, succède la construction d'un projet commun dans lequel sont définies des actions. La phase de suivi-évaluation vérifie si les orientations choisies répondent bien aux objectifs de départ. La difficulté est d'articuler des intérêts parfois divergents portés par des acteurs d'une grande diversité. Les chefs de projet deviennent animateurs : il ne s'agit plus seulement de monter des dossiers, mais d'amener la population à s'exprimer et de tenir compte de ses besoins. Au vide méthodologique succède l'abondance.

Autre aspect de la décentralisation dans les pays du Sud, les communautés locales sont désormais responsables de la gestion de leurs ressources naturelles. La démarche « gestion des terroirs » marque un tournant opérationnel, méthodologique et conceptuel dans les interventions en milieu rural. Elle s'appuie sur l'organisation et les méthodes du monde rural français, dans une coopération décentralisée en expansion. La réflexion se développe notamment au sein du réseau Gestion des terroirs, créé par l'AFD, qui rassemble des organismes publics, des centres de recherche et des ONG. À partir d'expériences conduites dans le Burkina Faso de Thomas Sankara, des réflexions sont menées sur la gestion des ressources naturelles par les acteurs locaux, en prenant en compte l'organisation sociale et les rapports de force. L'environnement fait son entrée dans la coopération.

Essaimage

Parallèlement, des Ciradiens expatriés (Burkina Faso, Brésil, Venezuela, Chili) qui avaient participé aux stages en Aveyron organisent des échanges avec le Ségala, et des formations dans leur pays d'accueil.

Par exemple, à la demande de Jean-Philippe Tonneau en poste dans le Nordeste du Brésil, nous mettons sur pied, avec Marie-Rose Mercoiret, un stage d'un mois de type SASD. Pendant trois ans, une vingtaine de responsables de projets du CPATSA seront formés chaque année. Pour compléter le diagnostic de l'intervenante externe, nous développons la pratique de l'autodiagnostic. Des chercheurs aident les paysans à réfléchir à leurs problèmes – gestion de l'eau et des pâturages, utilisation de la tronçonneuse dans une écologie fragile, etc. – et aux possibles solutions. Les discussions sont vives. En situation de conflit ouvert, nous cherchons à dépasser les réactions spontanées et les habitudes acquises pour trouver des solutions originales répondant mieux aux problèmes identifiés. Nous veillons à ramener au réel ceux qui assènt leurs vérités idéologiques. La légitimité des détenteurs de pouvoir est bousculée. Dans un pays récemment sorti d'une longue période de dictature, la méthode est « révolutionnaire ». Comme l'est l'attention que les cadres accordent aux paysans quand les premiers prennent conscience de la pertinence de la vision des seconds, alors qu'ils les avaient ignorés jusqu'ici.

Des opérations similaires se déroulent en Amazonie brésilienne, au Burkina Faso, au Sénégal, à Madagascar. Quand cela est possible, nous associons des travaux de recherche à la formation. Faire discuter des acteurs qui n'ont pas l'habitude de se rencontrer est porteur de débats, de constructions nouvelles. Partout apparaissent les prémices d'une prise en main par les gens de leur propre devenir.

Préciser ce qu'est une recherche au service du développement, conduire un projet en trois temps, pressentir les évolutions à venir, tels sont les principaux acquis de cette période de quinze ans, au cours de laquelle je m'intéresserai à des questions de recherche orientées vers l'action, vers la résolution des problèmes des paysans.

Faire discuter des acteurs qui n'ont pas l'habitude de se rencontrer est porteur de débats, de constructions nouvelles.

La géographie, discipline d'intégration

En 1994, je suis détaché à la Maison de la géographie. Cette institution met en œuvre une géographie moderne, centrée sur l'action, qui articule géographie, sociologie du développement et écologie, avec un souci de durabilité.



Aïté, Mali, 1995.
Sans le savoir, je franchis
une montagne sacrée.

À la descente,
tout le village est là.
« Décidément,
ces étrangers... »

rapprochent des représentations que les paysans ont de leur territoire, alors que celles de l'administration sont plus complexes, sans pour autant donner de pistes pour l'action.

Autre clé, l'approche du territoire comme construit social. Elle permet de mieux analyser et comprendre le jeu des acteurs – État, entreprises, collectivités territoriales, associations, individus – et de formuler des hypothèses souvent pertinentes. De cette analyse se dégage une capacité à proposer des compromis, que ne possédait pas l'agronome rivé à la parcelle et dépassant rarement l'exploitation.

Alors que j'étais issu d'une pédologie normative, ce passage par une géographie largement ouverte à la politique et à l'économie me permet d'élargir les échelles de temps et d'espace, de comprendre le fonctionnement et les évolutions d'une société. Comme en linguistique où quelques phonèmes peuvent expliquer toutes les langues, cette approche structurale m'ouvre de larges horizons. Les connaissances accumulées sur des terrains nombreux et variés, mais qui restaient parcellaires, commencent à acquérir une logique. Le puzzle prend forme.

Ce sera une période de synthèses : Désert et oasis ; Sahel, histoire de gestion démocratique des ressources ; Paysans du Nordeste brésilien. Et aussi de réflexion intense alimentée par de nombreuses missions en Amérique latine, en Afrique et dans le Pacifique.

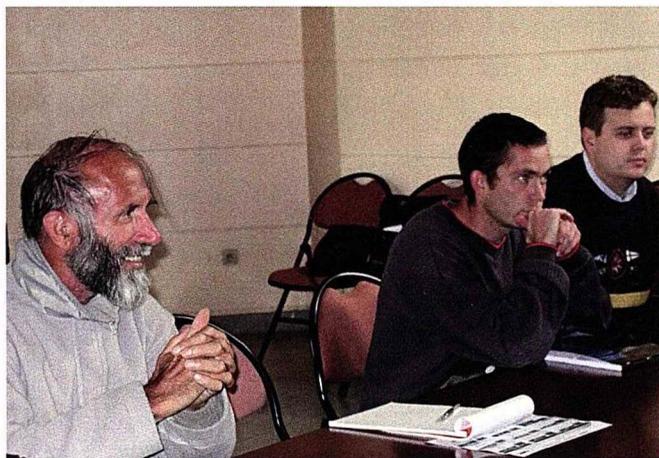
Roger Brunet⁶ est un maître à penser et me fournit des clés de lecture de la planète. Par exemple, les chorèmes⁷ que j'utilise à Aïté, entre le Mali et la Mauritanie. Par leur formulation synthétique de la réalité, ils se

Revenu au Cirad en 1997, le défi est de transmettre cette approche aux collègues. Avec Jean-Philippe Tonneau entre autres, nous organisons un séminaire permanent *Quelle géographie au Cirad ?*, qui donnera lieu à une publication éponyme. L'accueil est positif au Sar, mais plus mitigé dans les autres départements – un collègue pédologue qualifiera les chorèmes d'« exercice digne de l'école maternelle ».

Les expériences du Laos, du Jura, du Yémen, du Ségala, etc. s'intègrent naturellement dans le « savoir-faire » du géographe que je suis devenu. La carte se révèle être un outil efficace pour : comprendre une demande dans le contexte géographique et humain où elle émerge ; identifier, localiser, situer les éléments clés ; poser les problèmes ; prévoir.

À la Réunion, en Tunisie, en Polynésie, j'utilise le zonage à dire d'acteurs, représentation sur une carte de la diversité d'un territoire telle qu'elle est perçue par la population⁸. Le zada donne un cadre à la démarche intuitive et itérative qui était la mienne – j'étais passé de la carte normée sur les ressources naturelles à la carte « libre » illustrant les enjeux collectifs sur un territoire. La représentation graphique en est la colonne vertébrale. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est la phase de construction, au cours de laquelle les acteurs expriment leur vision, confrontent leurs points de vue. Le processus est aussi important que le résultat final.

Les connaissances accumulées sur des terrains nombreux et variés, qui restaient parcellaires, acquièrent une logique. Le puzzle prend forme.



Cilaos, la Réunion, 2001.
Séance de restitution
de la formation-action
de techniciens à la cartographie
à dire d'acteurs.

Ses schémas sont percutants même s'ils ne respectent pas à la lettre les standards de la modélisation graphique.

Muriel Bonin, UMR Tetis

Le rôle de passeur prend le pas. J'encourage les jeunes collègues à participer à des publications collectives que je signe en dernière position. Je cherche à renforcer systématiquement l'autonomie des acteurs, notamment dans les formations. Quand je sens que les participants ont suffisamment de ressources, qu'ils peuvent se saisir de l'outil, je les pousse – jeune, j'aurais probablement eu des craintes. Par exemple, lors d'une formation sur le zada à la Réunion, je constate que la personne chargée de l'entretien avec un agriculteur se débrouille très bien ; elle maîtrise l'outil, n'impose pas son point de vue et génère des réponses reflétant la vision de l'agriculteur. Je décide de disparaître jusqu'à la fin de l'entretien. Une « disparition » qu'elle me reprochera, mais qui lui aura donné l'espace pour s'affirmer.

Le processus est aussi important que le résultat final.

Créativité collective

Le début des années 2000 est favorable à la créativité collective, le Cirad cherchant à préciser son identité sur de nouveaux thèmes.

Je participe au groupe de travail TSI, Territoire et système d'information, qui rassemble des chercheurs de plusieurs disciplines et institutions (l'Inra, le CNRS..., outre le Cirad). Nous avons l'intuition que les acquis en termes de développement territorial, fruit de l'intuition et de l'expertise, doivent désormais tenir compte des apports de l'informatique et des nouvelles technologies de l'information. Quels liens cohérents établir entre développement territorial, systèmes d'information et élaboration de projets ? Dans des ateliers de recherche, nous analysons les façons de penser et d'agir, précisons concepts et méthodes, tout en apportant des réponses aux questions de terrain.

Quelques années plus tard, je coordonne un projet pluridisciplinaire sur l'élaboration d'indicateurs de pression environnementale selon le degré d'anthropisation. Le projet réunit trois départements – EMVT, Forêt et Tera –, chacun amenant un terrain – Zimbabwe, Inde, Brésil (Amazonie) –, le tout étant coordonné par une cellule montpelliéraine.

Grâce à sa capacité d'écoute, à sa patience, à son intérêt pour chacun,

Yves a réussi à faire communiquer et produire des chercheurs que séparaient langage, discipline, institution....

Marie-Noël de Visscher,
UPR Agirs

La mise au point est difficile : logique institutionnelle, terrain, disciplines, tout est différent. Les collègues ne comprennent pas certains mots et concepts que j'emploie, « chorème » par exemple. Mais derrière ces mots se cachent des façons de penser, des structures mentales différentes, qui orientent les recherches. Pour les écologues par exemple, l'objectif est de préserver la forêt ou les animaux sauvages ; pour le pédologue passé par le développement, il est de transformer le milieu pour mettre en valeur ses ressources, afin de cultiver des plantes ou d'élever des animaux pour la consommation. Incompréhension mutuelle.

Comment faire émerger de ces façons de voir si différentes une capacité d'identifier des défis partagés, d'enclencher une démarche commune et *in fine* de créer collectivement ?

Au fur et à mesure des réunions, nous explicitons de quoi parle chacun. Au lieu de se confronter sur des débats idéologiques – conservation vs développement –, nous analysons les informations qui remontent des terrains. Nous prenons en compte les points de vue

des acteurs (gestionnaires rémunérés et paysans qui exercent des fonctions de gestion non rémunérées) sur les objets qu'ils construisent collectivement : la forêt, l'animal. Les points de vue évoluent. Des mots comme « gestion » servent de pont entre les approches. Trois questions émergent pour structurer les travaux :
1. Pour quoi faire ? 2. Pour qui et avec qui ?
3. Comment ?

Si le projet est conduit à bien, c'est grâce à la personnalité affirmée et à l'expérience de collègues, outre leurs compétences professionnelles et leur connaissance des terrains.

Pour dépasser les débats idéologiques, nous nous appuyons sur les réalités des terrains et les points de vue des acteurs.

Créativité collective

Ingrédients

- X Une ambiance prédisposant au bien-être collectif
- X Des relations humaines fondées sur la confiance
- X Des règles du jeu explicitées dès le début
- X Des personnes ayant de l'expérience et des ressources personnelles
- X Une situation porteuse

Recette

- X Écouter et laisser les autres s'exprimer
- X Confronter les idées
- X Formaliser les regards croisés

Yves a une démarche poétique des choses, faite d'intuitions, d'enthousiasmes.

Jean-Pascal Pichot, ancien directeur du Cirad-tera, aujourd'hui à la retraite.

Changer d'échelle

Plusieurs mots-clés et principes m'ont guidé tout au long de ma vie professionnelle.

Observer, tout d'abord. J'y ai été sensibilisé dès l'enfance par la lecture d'un livre sur ce thème. Mais l'observation se cultive. Aussi, chaque fois que j'arrive sur un nouveau lieu ou dans une nouvelle situation, je note les dix choses les plus importantes que je remarque en une minute. Cette capacité d'observation m'a aidé à construire l'intuition que j'avais développée, par nécessité, dès les premiers grands voyages.

Écouter et se taire est une méthode à laquelle je me suis formé. Elle permet de prendre la pleine mesure de ce qui se dit, de gérer la différence. Dans les situations contradictoires, dans le montage de projets réunissant des personnes de culture disciplinaire et institutionnelle différente (TSI, projet indicateurs), elle est particulièrement efficace. En abaissant les barrières et en laissant chacun s'exprimer, elle contribue à faire émerger une créativité collective.

Au fil des années, je me suis convaincu que la créativité ne peut être que collective et qu'il faut créer les conditions pour la favoriser : installer une ambiance agréable prédisposant le bien-être collectif, instaurer des relations humaines fondées sur la confiance mutuelle, mais aussi expliciter les règles, formaliser les idées.

Yves est un défricheur. Avec son intuition et sa curiosité, il ouvre des portes, des fronts pionniers. La consolidation, la publication ne l'intéressent pas ; il est déjà parti sur d'autres fronts. Avec sa sensibilité et son expérience, il sait rassembler le collectif, faire échanger et travailler les uns et les autres, qui peuvent s'engouffrer dans les voies qu'il a défrichées.

Patrick Caron,
directeur du département ES du Cirad.

J'ai constaté que des personnes enfermées dans une logique sont capables de déconstruire cette logique et de prendre en compte d'autres façons de penser pour peu que les différents points de vue soient inscrits dans un cadre plus vaste, que l'on change d'échelle.

Ce changement d'échelle s'applique à bien d'autres domaines. Par exemple la géologie, que j'affectionne.

Dans le sud de la France, le Pic Saint-Loup, le Ventoux, le Luberon ont chacun leur spécificité, leur logique propre. Rien de semblable quand on les compare. Mais replacées à l'échelle de la tectonique des plaques, ces formations s'insèrent dans une logique plus vaste qui permet de mettre en évidence leurs points communs – genèse, forme... –, tout en respectant leurs caractéristiques.

Pour terminer, deux messages me semblent importants à souligner. Ils sont bien ordinaires – toute une vie professionnelle studieuse pour les découvrir et les affirmer, quelle leçon d’humilité !

Premièrement, dépasser le dogme que toute action suppose des procédures. Sans nier leur utilité, il est nécessaire de prendre du recul, avec humour et bonne humeur, par rapport aux procédures et aux institutions qui les génèrent. Cela oblige à développer et à cultiver son intuition. Les chemins de traverse sont plus efficaces qu’on le croit.

Deuxièmement, éviter le piège du tout-technique. L’aspect technique est important. Mais, pour agir, il doit rester une armature, dont il faut pouvoir s’éloigner pour donner leur pleine mesure à l’écoute, au dialogue, aux relations humaines.

Les chemins de traverse sont plus efficaces qu’on le croit.



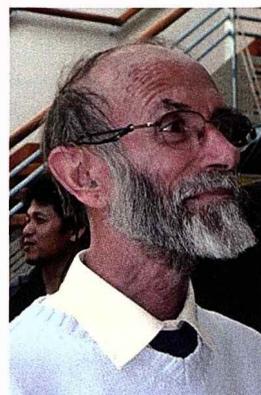
Hobby de Yves, les vols en ULM lui permettent de s’adonner à la mémorisation rapide des éléments marquants d’un paysage, de changer d’échelle dans l’espace et dans le temps – replacer l’homme dans le temps long de la géologie.

Les notes

1. Terme arabe désignant un cours d'eau temporaire, le plus souvent à sec, mais qui peut soudainement charrier de grandes quantités d'eau lors de pluies violentes (Wikipédia).
2. René Billaz a été directeur scientifique du Gerdat, puis du Cirad. Il est parti à la retraite en 1998.
3. Anne Guilloneau fera une thèse sur les exploitations agricoles du Ségala, et Thierry Ruf un postdoctorat sur l'histoire du développement de l'agriculture de l'Aveyron. Avec Yves Clouet, ils publieront « Diagnostic du système agraire et des systèmes de production en Ségala aveyronnais ».
4. Sociologue, Marie-Rose Mercoiret a développé au Cirad les recherches sur les organisations paysannes. Elle est partie à la retraite le 15 mars 2008.
5. Pédagogue brésilien, Paulo Freire (1921-1997) concevait l'éducation comme un processus de conscientisation et de libération (à partir de Wikipedia).
6. Directeur du GIP Reclus, de la Maison de la géographie à Montpellier, Roger Brunet a dirigé *Géographie universelle*, publication en dix volumes.
7. Néologisme inventé par Roger Brunet en 1980, le chorème est une représentation géométrique simple d'un espace (Wikipédia).
8. Le zada a été formalisé dans le Nordeste du Brésil par Patrick Caron, géographe, actuel directeur du département ES. Il permet de réaliser des diagnostics de territoire, de faciliter la prospective et l'élaboration de projets collectifs.

Yves Clouet en quelques dates

1943	Naissance à Berck-Plage (Pas-de-Calais)
1968	Diplôme de l'Agro à Nancy, spécialisation en pédologie
1969	Thèse de 3 ^e cycle (Inra)
1970-1975	Professeur de pédologie à l'Erasm (Laos)
1975-1977	Animateur d'un plan d'aménagement rural dans le Doubs
1977-1980	Expert au BCEOM (Yémen, puis autres pays)
1980-1995	Chercheur et formateur au Cirad (Aveyron)
1994-1997	Chercheur à la Maison de la géographie (Montpellier)
2008	Départ à la retraite



Principales publications

Brau F., Caron P., Cheylan J.-P., Clouet Y., Lardon S., 2005. Agencement des fonctionnalités multiples des représentations spatiales et diagnostic de territoire : le cas du zonage à dire d'acteurs et du diagnostic structure-dynamique-projet *In* Colloque annuel du CQFD, Conseil québécois de la formation à distance, Québec, 31 mai au 2 juin 2005. s.l. : s.n., 12 p.

Tonneau J.-P., Clouet Y., Caron P., 2003. Organização do espaço regional e da agricultura familiar. *In* Camponeses do Sertão: Mutaç o das agriculturas familiares no Nordeste do Brasil. Brasilia, EMBRAPA, 2003, p. 47-63.

Bonin M., Caron P., Clouet Y., Cheylan J.-P., Thinon P., 2001. Territoire, zonage et modélisation graphique : recherche-action et apprentissage. *Geocarrefour*, 76 (3), p. 241-252.

Clouet Y., 2000. Le zonage à dire d'acteurs - Méthode et perspectives. *Bois et forêts des tropiques* 265, p. 46-59, réf., cartes et figures.

Clouet Y., Dollé V., 1998. Aridité, oasis et petite production, exigences hydrauliques et fragilité sociale : une approche par analyse spatiale et socio-économique. *Revue Sécheresse*, 1998, 9(2), p. 83-94, ill., réf.

Clouet Y., Tonneau J.-P., 1997 (en). Quelle géographie au Cirad ? Séminaire de géographie. Document de travail du Cirad-sar Montpellier n° 10, Cirad-sar, 1997/4, 260 p.

Clouet Y. (éditeur), 1993. Gestion de terroirs. Problèmes identifiés par les opérateurs de terrains en Afrique et à Madagascar (cas de terrain), pistes et solutions. Travaux de recherche-développement. Paris, Réseau Recherche-Développement, 168 p., 32 cartes, 3 tabl.

Clouet Y., Guillonnet A., Ruf T., 1986. Diagnostic du système agraire et des systèmes de production en Ségala aveyronnais. Montpellier, Cirad-DSA, Documents systèmes agraires, n° 71, 21 p.

Clouet Y., 1979. Techniques modernes et agriculture traditionnelle au Yémen du Nord. Informations et documents, BCEOM n° 39, p. 37-57. Publié au colloque de la SFER, 1979.

Clouet Y., 1970. Dynamique comparée de l'eau et de l'azote dans un sol brun argilo-limoneux de la région de Dijon. Thèse. Faculté des sciences de Dijon, département des sciences de la terre.

Les sigles

AFD, Agence française de développement
Agirs, Animal et gestion intégrée des risques (UPR Cirad)
ATD, assistant technique du développement (Coopération française)
BCEOM, Bureau central d'études pour les équipements d'outre-mer, devenu Egisbceom
Ceta, Centre d'études techniques agricoles
CPATSA, Centro de Pesquisa Agropecuaria do Tropicó Semi-Arido, Brésil
DDA, direction départementale de l'agriculture
DDE, direction départementale de l'équipement
DSA, département systèmes agraires (Cirad)
EMVT, département élevage et médecine vétérinaire (Cirad)
Erasp, École royale agro-sylvopastorale (Laos)
FAO, Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture
Gerdat, Groupement d'études et de recherches pour le développement de l'agronomie tropicale
GIP, groupement d'intérêt public
GIP Reclus, Réseau d'études des changements dans les localisations et les unités spatiales
HLM, habitation à loyer modéré
Ifarc, Institut de formation agronomique des régions chaudes
JAC, Jeunesse agricole chrétienne
JEC, Jeunesse étudiante chrétienne
PAR, plan d'aménagement rural
SASD, Systèmes agraires et stratégies de développement
Suad, service d'utilité agricole de développement
Tera, département territoires, environnement et acteurs (Cirad)
Tetis, Territoires, environnement, télédétection et information spatiale (UMR Cemagref, Cirad, Engref)
UMR, unité mixte de recherche
UPR, unité propre de recherche
Zada, zonage à dire d'acteurs

Remerciements sincères à Yves Clouet pour m'avoir livré des morceaux choisis d'une vie aussi riche que passionnante, pour sa sincérité et sa modestie ; à Jean-Philippe Tonneau, qui m'a conduit à Yves ; et à Patrick Caron. CC

Traces : Valoriser les savoirs et savoir-faire des Ciradiens proches de la retraite

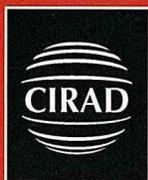
Coordination : Corinne Cohen, corinne.cohen@cirad.fr / Conception graphique : Patricia Doucet

© Cirad, 2008

À la carte

Pédologue de formation, Yves Clouet est devenu agronome puis géographe, en passant par l'animation et la formation. Il est aussi un fin lecteur des réalités sociales dans lesquelles ses travaux l'ont impliqué.

Il est parti à la retraite le 31 mars 2008.



Centre
de coopération
internationale
en recherche
agronomique
pour le
développement

42, rue Scheffer
75116 Paris

www.cirad.fr